

Chapitre neuf

La 'fraterna' ou les affaires en famille

Ils venaient de terminer leur repas et s'attardaient encore à mâchonner des bonbons, alors que Dessa et la servante allaient et venaient pour débarrasser la table.

L'ex-esclave avait mis à son cou la fragile petite chaîne d'argent que lui avait rapporté patron Bartolomeo et le médaillon qui y était suspendu frappait sa poitrine chaque fois qu'elle bougeait. Durant ses allées et venues depuis la cuisine, elle regardait sans arrêt le patron mais n'avait pas le courage de lui dire quoi que ce soit.

La mère était assise au bout de la table. A sa droite se tenaient Bartolomeo et Nicoletta ; à gauche les deux autres frères. Il y avait une atmosphère d'après repas : les trois hommes, engourdis par la nourriture et le vin, étaient plus allongés qu'assis sur leurs chaises, les paupières alourdies.

Angelino racontait une de ces histoires que le marchand de bois lui avait refilée le matin. Les trois belles-sœurs parlaient doucement entre elles. Maddalena comme d'habitude, en agitant les mains et avec un sourire qui errait entre ses yeux et sa bouche. Maria attentive à peser chaque expression et à calculer ses paroles. Nicoletta avec des mots laborieux craignant de dire quelque chose qui ne plaise pas aux deux autres.

Giacobina était assise droite contre le dos de sa chaise, surveillait attentivement le travail des deux servantes et guettait l'humeur de ses trois fils. Zanina lui avait apporté, à sa demande, un grand et gros livre relié en cuir et plusieurs petits carnets de fin parchemin où, sur la couverture, étaient dessinées des petites fleurs de couleur.

Quand Zanina eut enfin nettoyé la table, en y passant un dernier coup de chiffon humide et que Dessa eut partout nettoyé le carrelage à grand coup de balai, Giacobina, par deux accès de toux brefs, réclama l'attention de son fils aîné.

« Etant donné que nous sommes tous ici, qu'en penses-tu Bartolomeo ?
Pouvons-nous faire les comptes de la 'fraterna' ? »

Bartolomeo fit un gros effort pour se sortir complètement de sa torpeur. Il secoua la tête, cligna des paupières plusieurs fois, se redressa sur sa chaise, puis demanda : « Les comptes de la 'fraterna' ? Depuis quand on ne les a pas faits ? »

« Avant-hier, cela fait quatre mois. Et tu sais quelle a été toujours l'habitude de notre famille : tous les cent vingt jours, vérifier ensemble le compte rendu des entrées et des dépenses. Je tiens à te le présenter maintenant que tu es

revenu. Et aussi parce que tes frères m'ont déjà remis toutes les données des opérations qu'ils ont faites pendant cette période. »

« Moi au contraire, je ne sais pas encore très bien combien on a tiré de mon dernier voyage. Les comptes de la 'colleganza' je les fais demain matin chez Della Barba. Je peux vous dire ce que nous avons tiré de la vente de nos marchandises... » Et il sortit de sa grande poche une sorte de calepin.

« Ici tout est écrit. » Il le tendit à sa mère. D'une autre poche, il extirpa, après l'avoir cherché au fond avec sa main, un petit sac de pièces.

« Et là, il y a de l'argent : toutes des bonnes pièces » et il les jeta tout simplement sur la table devant sa mère.

« En revanche, les marchandises que j'ai achetées pour nous, le maître d'équipage les apportera ici demain avec sa barque. »

« Cela n'a pas d'importance. Tes comptes on les laisse en suspens. Ce qui m'intéresse c'est de vous faire un compte rendu des dépenses de la maison de ces quatre mois et puis... » elle hésita un instant, étudiant les visages de ses fils, « ... je voudrais que nous décidions ensemble d'une certaine dépense qui me paraît urgente. »

« Mais mère ! Qui parmi nous a bien pu éprouver le besoin de contrôler les comptes de la maison ? Ce que vous faites vous, va toujours très bien » protesta Bartolomeo.

Angiolino, qui avait réussi finalement à se mettre droit sur sa chaise, approuva vigoureusement. Jacopo aussi, en entendant parler de dépenses urgentes, n'avait pas pu se retenir de jeter un regard soupçonneux à sa mère, il fit oui de la tête.

« Je vous remercie de votre confiance, mes enfants ; mais, voyez-vous, la vie est devenue tellement plus chère ces derniers temps, et l'argent a tellement filé, que je veux vous en parler, aussi parce que... »

Elle s'interrompit et jeta un coup d'œil à ses trois brus qui se levaient, habituées à s'en aller quand commençaient ces réunions de famille, à moins qu'il ne s'agisse de quelque question liée à la dot qu'elles avaient apportée à leur mari.

« ... Restez, vous aussi, pour cette cette fois, car la discussion vous intéresse de près. »

Les trois brus se rassirent et Maddalena jeta un œil interrogateur à Maria qui devinait presque toujours ce qui passait par la tête de sa belle mère. Nicoletta au contraire, avec appréhension leva les yeux vers son mari qui lui fit un petit signe pour la tranquilliser.

« Courage, mère. Dites-nous ce qui vous préoccupe. Vous verrez que cette fois aussi nous trouverons une solution. »

C'était Angiolino qui avait parlé et les autres furent du même avis. Giacobina poussa un soupir.

« Oui, Il y a une chose qui me préoccupe. Votre père pensait tous les jours à notre bien être, c'est seulement pour nous qu'il a bâti cette maison. Mais

malgré tout ce qu'il a dû faire et tous les soucis qu'il a eus, il n'a pas réussi à la finir. Le toit et toute la partie supérieure sont encore en bois. Et ils me donnent du souci. Je les ai fait voir à l'entrepreneur qui reste ici dans le quartier près des maisons des Leonardo et il m'a dit qu'ils ne sont pas bien mis. Que voulez-vous, votre père qui était agile comme un furet dans tant d'affaires, dans d'autres était naïf comme un enfant. Et, à ce que dit l'entrepreneur, il s'est fait rouler : le bois qu'il a acheté est en train de tout pourrir et il est plein de vers. »

« Que voulez-vous, mère » l'interrompt Iacopo, il avait toujours pensé que son père avait été un maître de sagacité et que le seul à avoir hérité de son coup d'œil et de sa prudence, c'était lui, « Nous ne sommes plus à l'époque où on laissait en héritage des vêtements aux enfants par testament. Le bois dure ce qu'il doit durer. »

« Et non, Iacopo » intervint Bartolomeo, « Je me souviens que notre père, les planches, les poutres et les bardeaux il les a payés au prix du bois de saison et de premier choix. Si notre mère dit maintenant qu'ils se détériorent, il y a embrouille. »

« Hélas, tu n'es jamais aussi fourbe que tu ne trouves un plus fourbe que toi » commenta Angiolino.

Iacopo fit un geste d'humeur.

« S'il s'agit de moi, je te dis que ni mon père ni moi n'avons jamais joué aux malins. Avisés et prudents, cela oui, mais fourbes jamais. Et il me semble étrange que dans ce cas... »

« Allez, Iacopo » l'interrompt encore son jeune frère, « Tu ne vas tout de même pas mettre en doute ce que dit notre mère. Elle aurait mieux fait de nous le dire plutôt, dès qu'elle l'a su, sans attendre le retour de Bartolomeo à la maison. Mais on sait... » et il sourit non sans malice aux deux autres, « Bartolomeo est son fils préféré. Non qu'il y ait du mal à cela... »

Iacopo regarda sa femme et tous deux échangèrent un regard amer de connivence. Bartolomeo, comme il en avait l'habitude quand il devait faire un grand effort pour dominer son propre caractère, se gratta la tête, tourna alentour ses deux yeux grand ouverts, puis les fixa sur le visage de Iacopo.

« Frère ! Frère ! Tu sors toujours tes piquants comme un oursin. Personne ne voulait t'offenser. Il parlait comme ça. en général. Et tu sais bien que notre père, quand il s'agissait d'économiser un piccolo... et toi aussi du reste. Mais allez, on ne va quand même pas se chercher les poux dans la paille. Écoutons plutôt ce que notre mère a à nous dire. »

Il se tourna vers elle et, en tournant la tête, il s'aperçut content, que sa femme le regardait avec admiration. Giacobina pendant que ses trois fils discutaient entre eux avait pris un air patient et tolérant.

« C'est faux ! » se dit en elle-même Maria et elle fit une moue que tout le monde remarqua. « Son seul intérêt et d'atteindre son but et rien ne l'en empêchera. »

« Quoique vous pensiez, mes enfants, le problème est qu'il pleut dans la maison et dans les chambres à l'est, l'humidité abîme les meubles. N'est ce pas, Maddalena ? »

« Oui mère. Hier justement, j'ai trouvé du linge dans le coffre qui sentait le moisi. » Elle semblait toute contente d'avoir contribué à la discussion.

« Alors il faut vraiment prendre des mesures d'urgence. » reprit Giacobina, « J'ai déjà demandé au maître maçon combien ça coûterait de refaire les murs du haut en pierre et de couvrir le toit de tuiles. Une somme ! Je n'ai même pas le courage de vous le dire »

« On peut aussi en parler à un autre maçon » proposa prudemment Iacopo.

« Mais si elle a décidé que le maître maçon Antonio est le meilleur... » répliqua très froide et à voix basse Maria.

Giacobina, continua en fait comme si elle ne les avait pas entendus parler tous les deux : « Donc, pour voir si nous pouvons faire cette dépense, il est bon que vous connaissiez tous l'évolution récente des entrées et des sorties. Surtout les dépenses. »

« Courage, alors, mère. Mettez-nous face à nos péchés ! » voulut plaisanter Angelino.

Giacobina lui lança un regard de réprobation, le même, pensa le fils, lorsque étant enfant, il disait quelque chose de déplacé. Elle prit un des petits carnets, l'ouvrit où il y a avait un marque page et, clignant des yeux parce que on ne voyait plus très bien, elle commença à énumérer les chiffres en colonnes... Ce n'était pas son écriture, car elle peinait à lire, mais celle de Nicoletta qui, enfant sur un caprice de son père était allée pendant deux ans chez un maître avec ses frères. C'est pour cela que sa belle mère se servait toujours d'elle comme secrétaire.

« Les chiffres, je vous les donne en gros, comme je les ai dictés. »

« Le chancelier du doge ! » laissa échapper Maddalena.

« ... Donc, chaque jour, pour les légumes on a dépensé de quatre à cinq sous. Faites un peu les comptes. »

« C'est vrai que dans cette maison on ne mange que du chou ! » s'exclama Maria.

« Tu sais qu'en hiver il n'y a rien d'autre. Le doge aussi mange du chou. La chicorée et les salades n'arrivent que maintenant » répondit Giacobina apparemment sans s'énerver. « Le mois dernier j'ai fait une grosse dépense d'un demi boisseau de fèves pour douze 'gros', d'un demi boisseau de haricots secs pour neuf 'gros' et d'un quart de pois secs pour six 'gros'. Espérons que cela durera un moment. »

Giacobina s'arrêta un instant et tendit le carnet à Nicoletta en lui demandant : « Là au dessus, qu'y a-t-il d'écrit ? »

« Blé. »

« Ah, oui ! J'ai acheté du blé pour six mois : vingt boisseaux pour vingt deux 'gros'. Cela devrait nous suffire. Des fruits, vous avez vu aussi ce matin ce

qui part chaque jour. Et nous avons acheté des oranges une seule fois en deux mois ! » Elle aiguïsa son regard : « Une autre rubrique qui augmente toujours : le fromage. Huit livres et trois onces, carrément six ‘gros ‘ et treize ‘piccoli’. Pour cuire le pain que nous faisons à la maison, autre augmentation : neuf ‘gros’ pour neuf boisseaux. A ce prix là, je ferais faire seulement des galettes... Nous avons acheté en mai trente six livres de viande pour huit ‘gros ‘ et six ‘piccoli’. Si cela vous paraît trop ! Et heureusement que chez nous on a toujours fait maigre pour le carême et de février à avril, je n’en fais jamais mettre sur la table. »

« En somme » dit Maddalena mélancolique, « Vous avez voulu que nous assistions à cette réunion pour nous dire que nous dépensons trop... »

« Je n’ai jamais pensé que nous jetions l’argent par la fenêtre, c’est sûr. Mais oui, j’ai voulu que vous trois, vous soyez présentes parce que si nous voulons faire certaines dépenses, nous devons apprendre à économiser. »

« L’argent c’est toujours vous qui l’avez... » murmura Maria raide.

Les trois hommes se taisaient pour voir où voulait en venir leur mère au bout de cet exposé. Elle, ayant entendu cette fois ce qu’avait murmuré Maria, trouva opportun de se montrer un peu irritée.

« Oui, c’est vrai, l’argent c’est moi qui l’ai, comme m’en ont donné la charge mes trois fils. Quand je ne serai plus en état de le faire, je n’attendrai pas un instant avant de donner mes consignes... De toute façon, j’ai dit « nous devons » non « vous devez » apprendre à économiser. Je sais que la première coupable c’est moi... »

« Que dites-vous, mère ! Les consignes, vous nous les donnerez dans cent ans... et pas à moi, c’est certain, car je sais gagner mais pas économiser » dit Angiolino.

« Pour ça, il y a Jacopo » ajouta vivement Maddeleine.

« Faites que notre mère continue » se sentit obligé de dire Bartolomeo essayant pour une fois de mettre dans sa voix son autorité de frère aîné, pour dissuader Iacopo de répondre à sa belle sœur.

« Non, Bartolomeo. Laisse-les tous donner leur avis. Ton père écoutait toujours tout le monde... »

« ... et puis il n’en faisait qu’à sa tête ! » intervint encore une fois Maddalena. Les uns ouvertement, les autres, la main devant la bouche, tous rirent à ce souvenir. La veuve crut voir dans leurs yeux un sincère regret et se consola. Elle reprit alors avec un peu plus de gaieté : « Ne me faites pas rire, car les chiffres que j’ai ici devant moi ne sont pas gais. Je ne comprends pas. Jusqu’à il y a peu de temps, l’argent entraît et sortait de cette maison sans problèmes. Et maintenant il faut faire attention à tout... Prenez ce cas. Quand nous n’achetons pas de viande, nous devons prendre du poisson. Et les tours que te jouent, pas les pêcheurs, les pauvres, mais les revendeurs ! Ils en arrivent à mettre du sang de bœuf sur les branchies du poisson pour le faire paraître frais. Et puis il pue

tant que dès qu'on l'a rapporté à la maison, il faut le jeter. Et ça aussi c'est de l'argent qui se perd. »

« Le fait est qu'il y a une crise grave dans notre ville. Morale, politique... »
Commença à dire Bartolomeo.

Sa mère l'interrompit tout de suite : « Bartolomeo, s'il te plait. Pour le moment laisse tomber tes crises. Soucions-nous, pour une fois, que de nos affaires. Ton père s'était déjà fait du mauvais sang pour des choses qui n'allaient pas comme il voulait à Venise. »

« On voit que j'ai hérité de mon père. »

« Oui, et tu a aussi hérité, mon fils, de son désintérêt pour les choses de la maison. Et la vie qui me revient, c'est de me débrouiller toute seule. »

Iacopo, sur le champ dit : « Mère si vous vouliez... »

Giacobina regretta tout de suite cette confiance. Elle se hâta de reprendre son petit carnet et jeta un coup d'œil soucieux à son fils et à Maria.

« Merci, Iacopo. Mais pour le moment... Ecoute plutôt car il y a ici une chose qui t'intéresse de près... En février, treize poules pour deux 'gros' et neuf... non, ce n'est pas ça. Voilà, savez-vous combien de vin nous avons bu en six mois ? Deux mille six cents litres ! Et nous avons dépensé pour le vin six fois plus que pour la viande, c'est-à-dire deux livres de 'gros' et seize 'sous'. »

« Mes couilles ! » s'exclama Bartolomeo qui porta tout de suite sa main à sa bouche se repentant de l'expression, « Deux mille six cents litres en six mois, ça veut dire, de tête, quatorze litres et demi par jour. Et pour huit personnes, étant donné que j'ai presque été toujours absent et que les enfants ne boivent pas ! En secouant la tête, il regarda alentour et chacun prit un air de circonstance sous son regard.

Sa femme rougit puis se risqua à dire : « Ils boivent eux aussi un peu. »

« De toute façon c'est toujours de trop, Nicoletta. Là, on risque de noyer la maison au lieu de la renforcer. »

« Il faudrait voir combien sort de vin dans la cuisine et d'en bas, entre ces deux là » insinua Maria.

« Non Dessa ne boit presque rien et Zanina, si elle boit plus de quatre verres par repas est trahie par le sommeil qui l'a prend tout de suite » la défendit Giacobina.

« Quatre verres ! J'ai peur d'en boire davantage moi ! Cela me rend gaie ! » confessa Maddalena

Comme Iacopo et Angiolino se taisaient, embarrassés, leur mère pensa qu'il était bon de conclure : « Il me semble alors que nous devons tous faire la proposition d'économiser au moins sur le vin. Même si à Venise nous ne sommes certainement pas parmi les familles qui boivent le plus. C'est ce que disait du moins votre père. Etes-vous d'accord ? »

Angelino était impatient d'arriver à la fin parce que ces discussions l'ennuyaient toujours.

« Autant tu gagnes et autant tu dépenses. Ton compte, c'est ce qui te reste dans la poche » avait-il l'habitude de dire.

« Oh, il nous manque quelques rubriques ; sois patient pour une fois. Je saute les moins importantes ; mais en huile à brûler et en chandelles de suif, nous avons dépensé un 'sous' et trois 'gros' pour un 'miro' (17 litres) et vingt quatre 'piccoli' pour une livre. Sans compter celles plus chères en cire que nous avons dû quelquefois acheter. »

« Mais moi, les chandelles de suif, je ne les supporte pas... J'économiserai sur quelque chose d'autre » geignit Maddalena.

Giacobina la regarda en hochant la tête, « Cela n'a pas d'importance Maddalena... Avançons... De l'huile pour la cuisine : en trois mois nous avons pris un 'miro' et demi, c'est-à-dire vingt cinq litres. Nous en avons encore beaucoup. Heureusement le beurre on ne sait même pas ce que c'est. Pour le chauffage : douze charrettes de bois, compris la coupe et le transport : sept 'sous' et un 'gros'. »

« Comprise celle d'aujourd'hui ? » demanda Iacopo qui notait les chiffres sur une feuille au fur et à mesure que sa mère les donnait.

« Non, celle là, elle est arrivée aujourd'hui, nous la mettons en compte plus tard... Enfin l'eau. Le 27 mai nous avons fait venir un bac d'eau pour la mettre dans la citerne. Elle nous a coûté trois 'gros' et dix sept 'sous'. »

Giacobina tourna une page de son carnet, resta un instant à regarder les chiffres qui étaient inscrits, puis se décida à conclure : « ... En somme en trois mois, nous avons dépensé vingt et une lires de 'piccoli' et quatre 'sous' environ. C'est beaucoup, vraiment beaucoup. »

« Mais comment arrivons-nous à ce chiffre, mère ? Moi qui vous ai suivie avec attention, il me reste une somme de dix sept lires de 'piccoli' et vingt six 'sous' » demanda Iacopo contrit mais avec un brin de soucis dans la voix.

La mère fit un sourire de connivence à Bartolomeo.

« Je l'attendais. J'allais justement ajouter les autres dépenses à celles de la maison. Une lire et dix 'sous' pour vingt quatre brasses de tissu : nous avons fait des vêtements pour nos sept enfants et il en reste un peu... Qu'y a-t-il d'écrit ici ? » elle éloigna le carnet de ses yeux, « Ah, oui ! Nous avons donné vingt 'sous' au tailleur et nous en avons dépensé deux autres pour faire réparer les chaussures et les bas des petits... Puis j'ai payé deux 'sous' au maître pour chacun de nos six enfants qui vont chez lui apprendre à lire et à écrire. Nous pensions cette année y envoyer aussi Annetta. Mais vu qu'elle est encore petite et que c'est une fille, nous l'avons gardée à la maison... Au maître j'ai donc donné douze 'sous'. »

« Pour toute l'année ? » demanda Bartolomeo

« Oui, bien sûr. » la mère le regarda surprise.

« Seigneur, c'est peu ! »

« Mais si lui est content comme ça ! Et puis je lui ai fait cadeau de quatre ‘gros’ et demi. Il n’a pas que nos enfants chez lui. Nous n’allons pas lui payer toute la journée nous ! »

« Non, non, mère. Mais cela me paraît peu pour un homme de culture. »

« Et puis » poursuivit Giacobina à qui il tardait plus de rendre un compte exact des dépenses à Iacopo plutôt que de suivre les considérations de Bartolomeo, « j’ai fait coupé deux fois les cheveux des trois garçons les plus grands et le barbier a voulu quatre ‘piccoli’. Ensuite j’ai donné trois ‘sous’ et demi à Zanina pour les six premiers mois de l’année et pour la première fois un ‘gros’ à Dessa. Je suis convaincue que votre père aurait été content de cette décision. Elle travaille elle aussi. »

A mi voix et croyant n’être entendu par personne d’autre, Bartolomeo demanda à Angiolino : « Qui est-ce qui la saute la ‘frua’ maintenant ? Tu ne sais rien toi ? » il lui donna un coup de coude.

Angiolino s’esquiva, en ricanant : « Allez ! »

Giacobina les avait entendu, tremblante de colère. « Mais que dis-tu Bartolomeo ! Même pas la crainte de Dieu. Si votre père était vivant. »

Comme Angiolino se taisait, l’aîné essaya de lui répondre. Et il le fit d’une voix basse et embarrassée.

« Mère ! Vous savez bien, vous aussi, qu’à Venise les maîtres ont toujours eu certains droits sur leurs esclaves... Le ‘jus utendi’ dit-on, me semble-t-il... Et mon père était un brave homme. Mais c’était un homme. Ce n’est pas que je veuille prendre sa place... En somme vous aussi, vous fermez les yeux. »

« Je ne veux plus vous écouter ! » coupa Giacobina avec la crainte dans la voix que puisse être remis en question par ses fils, le souvenir de son mari mort.

« Ah, les hommes ! Ce sont toujours les mêmes, chère mère. »

Maria essaya de l’attirer vers elle, parce qu’elle n’avait pas bien compris ce qu’avait dit Bartolomeo.

Iacopo, à ce moment là était comme absent. Il avait tracé une ligne sous le dernier chiffre et fait rapidement le total ; et puis satisfait, il s’adressa à sa mère.

« Les comptes sont exacts au ‘piccolo’ près ! »

« Merci, Iacopo. Ce n’est pas que je sois une bonne comptable... Sauf que depuis que vous m’avez confié les comptes de la ‘fraterna’, je fais de mon mieux. Et je dois aussi remercier Nicoletta... »

Nicoletta se déroba : « Pour le peu que je fais ! »

A ce moment là Angiolino s’étira, levant ses bras en l’air et bailla. Maddalena, tout de suite, se mit debout et lissa sa jupe. Pendant que Giacobina abandonnait ses deux petits carnets de dépenses et tirait vers elle le grand livre, Maria regarda son mari. Dès qu’il eut saisi son regard, il fit un geste de dénégation de la tête et leva les yeux au ciel, résigné : Sa mère continuait à tenir tout en main comme elle le voulait.

Bartolomeo, pendant ce temps, se taisait et on voyait qu'il était absorbé dans ses pensées. Tout à coup il se tourna vers son frère et lui demanda : « Iacopo, depuis que je suis parti, a-t-on par hasard, touché à la parité de l'or ? »

« Que dis-tu ? Il ne manquerait plus que ça. Non, non. Le 'piccolo' vaut toujours soixante dix sept grammes d'argent et les billets de change à Rialto l'argent on te le donne aussi maintenant avec un taux de un à dix avec l'or. »

« Et le 'gros' ? »

« Il y a trois mois, il était à trente et un, maintenant à trente deux 'piccoli' ; c'est peu mais il a tendance à descendre. Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ? Il te tarde de porter tes lettres de change à la banque ? »

« Cette fois, je me suis fait payer comptant, comme tu l'as vu : des besants, des marcs d'Ancône et des liras de Raguse. C'est pour pouvoir régler mes comptes avec Della Barba demain. »

« Fais bien attention... » voulut l'avertir d'une voix pleine de sous-entendus Iacopo « J'ai entendu parler de certaines manœuvres sur le 'gros'... Ils veulent profiter de la guerre pour Ferrare »

« Ne te fais pas de souci. »

Le patron s'adressa ensuite à sa mère : « Combien vous m'avez dit que vous avez donné au barbier ? »

« Quatre 'piccoli'. »

« Et au maître ? »

« Je te l'ai déjà dit : en tout douze 'sous' »

Bartolomeo, sur deux petits bouts de papier, fit deux comptes.

« D'après moi, en coupant les cheveux des trois garçons, le barbier a gagné de quoi pouvoir s'acheter un peu plus d'une demi livre de viande. Et nous avons donné au maître pour une heure de travail juste ce qu'il faut pour en acheter une demi livre... Et il y en a qui se font faire dans leurs maisons des plafonds en or ! »

« N'envie personne, Bartolomeo ! » s'exclama Giacobina, entre apaisement et inquiétude, car elle connaissait bien les idées de son fils, « Ils auront aussi d'autres soucis, tu ne penses pas ? »

Sans l'écouter, Bartolomeo continua : « Je me souviens que pour la maladie de mon père, Maître Anzolo le médecin est resté chez nous dix jours et qu'il a demandé douze ducats d'or... C'est à dire quinze 'gros' par jour. »

« Et que veux-tu y faire ? dit Iacopo, « Tu ne penses pas quand même tout bouleverser, non ? Eh, l'époque du doge Tiepolo est terminée et oubliée. Maintenant chacun essaie de mettre la main sur tout ce qu'il peut. »

« Et tu crois qu'on peut continuer encore longtemps comme ça ? Et qu'il ne faut rien faire ? C'est justement les familles comme la nôtre qui doivent refuser cet état de désordre. Maintenant il n'y a que les fourbes et les sans scrupules qui font de l'argent et une carrière... Regarde les Andreani, à côté de

chez nous. Des marchands honnêtes depuis je ne sais combien d'années et maintenant les voilà qui rament. »

Bartolomeo s'échauffait.

« Eux ? » l'interrompit Iacopo, un éclair de dérision dans le regard, « Ils ont trop voulu risquer. Tout le monde au Rialto sait que... »

Giacobina ne le laissa pas finir. « Iacopo, Iacopo ! Ce n'est pas à nous de médire des voisins. Je vous ai toujours appris à vous comporter avec un esprit charitable. Même s'ils ont des difficultés par leur faute, veillez à les aider... Si ce n'est avec de l'argent, au moins avec un mot d'estime, bien dit, là où il peut être entendu. » Maria intervint aussi.

« Ceux là, plus personne ne peut les sauver... Avec tous les airs qu'ont toujours eu leurs femmes. »

« Maria ! » Giacobina la regarda d'une façon telle que sa bru fut obligée de faire un petit sourire embarrassé d'excuse.

« La vérité c'est... » poursuivit Iacopo sur un ton sentencieux qui ennuya Bartolomeo, « que toutes les époques se ressemblent. Le prudent qui sait faire des affaires, il y pense deux fois avant de risquer un 'gros' et ça marche dans n'importe quelle situation. Je la vois bien moi aussi toute cette pourriture partout et certaines fortunes soudaines... mais je me tiens à l'écart et je vais mon chemin. »

Maddalena intervint mal à propos : « Qui sait comme c'était beau l'ancien temps ! »

Angelino ne la laissa pas terminer : « Que dis-tu, femme ! Voilà ce qu'on y gagne à faire assister les femmes aux réunions de la 'fraterna'... De toute façon, Iacopo, tu as beau rester à l'écart, les cochonneries et les abus, tu es obligé de les voir tous les jours. Et ça me dégoûte, moi qui ai si envie de travailler un point c'est tout. Et c'est justement pour ça que je pense qu'il vaut mieux quitter Venise. Sur les places d'Orient il y a certaines occasions ! Autre chose qu'au Rialto... Des gens durs et décidés mais loyaux ; du moins à ce qu'on m'a dit » et il regarda son frère, le patron pour voir s'il n'était pas d'accord. Mais Bartolomeo approuva de la tête.

« On ne t'a pas raconté d'histoires. Sauf qu'il est difficile de s'insérer dans un milieu nouveau. Et puis entre catalans, génois, ragusins, latins il y a une lutte impitoyable. Et si tu te trompes une fois... »

« Je le sais Bartolomeo. Mais je partirais comme agent d'une grande maison... j'ai eu des contacts... ne me demande pas avec qui... Et donc j'aurais un gros appui. »

« Toi, un agent ? » Toi habitué à être un marchand indépendant depuis que notre père t'emmenait avec lui ? Bah ! Je ne t'y vois pas. » dit Bartolomeo, l'air perplexe.

« Ce n'est pas dit que j'accepterai. Mais j'en garde la possibilité. Mon idée est qu'il faut toujours suivre son temps. Ils font la guerre aux petits marchands ? et je me reconvertis... ou mieux je leur laisse le champ libre. »

Giacobina qui avait suivi avec appréhension les discours de son plus jeune fils et qui savait qu'un seul mot d'inquiétude pouvait être contreproductif, poussa un soupir de soulagement à ces dernières paroles.

« Tu fais bien d'avoir toujours une opportunité en réserve, Angelino... Ce n'est pas que les choses aillent si mal maintenant pour notre famille au point de nous obliger à changer de métier ou de faire des coups de tête... Et l'agent, tu pourrais le faire ici aussi » et elle regarda à la dérobée Bartolomeo et son plus jeune fils, espérant avoir été convaincante.

« Au contraire... Ecoutez-moi bien tous. Vous aussi mes brus, car c'est la première fois que vous entendez ces chiffres. Du moins officiellement... parce que je ne sais pas ce que vous racontent vos maris quand vous êtes ensemble dans vos chambres. »

Là elle fit un sourire, qui selon son intention devait être malicieux mais qui, privé de chaleur, devint maladroit.

« Donc... » elle ouvrit le grand livre à l'une des dernières pages, lissa le parchemin et fit courir son doigt le long de la première ligne. « Donc... » elle leva les yeux et contente de voir qu'ils étaient tous attentifs et silencieux comme à l'église. « Ici j'ai fait les comptes des entrées en lires de 'gros'. »

« C'est-à-dire ? » laissa échapper Maria qui s'aperçut qu'elle venait de démontrer sa propre ignorance et se mordit les lèvres agacée.

Giacobina condescendante expliqua : « Dans une lire de 'gros, il y a deux cents quarante 'gros' et un 'gros c'est deux virgule dix huit grammes d'argent... N'est-ce pas Iacopo ? Voilà, tu vois, à peu près la moitié du poids de ce beau médaillon que tu as attaché à la ceinture. »

« D'accord, mère. » On voyait que Iacopo était énervé.

« Merci Iacopo... On continue, en caisse, nous avons soixante quinze lires au comptant, les mutuelles sur gages en faveur de notre 'fraterna' se montent à vingt lires : de marchandises en entrepôts et en magasins nous en avons pour cent vingt lires. C'est tout de la bonne marchandise : miel, poivre, peaux et ainsi de suite. N'est-ce pas Angiolino ?

« Et toute en bon état. »

« Je le sais. Tu me l'as dit après le dernier inventaire... » elle essaya de lui sourire. « Et puis nous avons un crédit de cent vingt lires, crédits pour des marchandises vendues à des personnes de confiance et sûres. J'ai ici la liste : Antonio Babai, Biagio da Chioggia, Bartolomeo da Parenzo. N'est-ce pas Iacopo? Nous pouvons être tranquilles ? »

« On peut dormir tranquille sur ces noms là. Avant d'accorder un crédit, je retourne les gens comme un gant. » Et il regarda Bartolomeo comme si celui-ci avait mis en doute ses paroles.

Le frère aîné se hâta de le rassurer d'un signe de tête.

« J'en suis absolument certain, frère. Du reste, à chacun son métier. Moi, je sais rapporter des marchandises à la maison et toi tu sais les vendre. Et là, tu es vraiment fort, rudement fort ! »

Iacopo, tout content, lança un regard à sa femme qui baissa gracieusement sa tête comme pour lui rendre hommage.

« La rubrique la plus importante de nos entrées ce sont bien sûr les ‘colleganze’ les sociétés commerciales. » Giacobina reprit le fil de son discours.

« Nous avons en train dix contrats de ‘colleganza’ pour quatre cent cinquante lires. C’est votre père qui nous l’a appris ; L’argent qui rend le plus, c’est celui investi dans le commerce de mer... Il est vrai que ce n’est plus comme autrefois. Les dernières ‘colleganze’ en fait, n’ont pas très bien marché. Celle avec le noble Vettore et tous ses proches pour cinquante lires, nous ont rapporté un bon dix sept pour cent. Mais nous avons eu beaucoup de mal à nous faire payer. Pour une autre de cent lires, nous avons été contraints d’aller en justice et les Juges du Proprio nous ont pratiquement donné tort : Iacobo de Sacco s’en est tiré en payant la moitié de ce qu’il devait, en soutenant » elle tourna la page en cherchant une note en marge d’une colonne de chiffres : « ... voilà c’est ici : ‘dicens quod non poterat’ » elle lut lentement, syllabe par syllabe « *facere meliorem rationem, quia naufragium sustinuit...* (qu’il n’avait pas pu faire mieux parce qu’il avait fait naufrage) Toutes les autres ‘colleganze’ rapportent dix pour cent. Et elles ont duré en moyenne trois mois, une seule hors du Golfe nous a donné des inquiétudes à Iacopo et à moi, pendant six mois. La dernière fois, je n’ai même pas voulu vous le dire... En somme Bartolomeo » et elle posa une main sur le bras de son fils, « Ce ne sont pas des gros gains mais par rapport à d’autres familles ce n’est pas mal. Et ta dernière ‘colleganza’, comment penses-tu qu’elle a marché ? »

« Pas grande chose. Entre marchandises et comptant, on sera sur la moyenne que vous dites. Mais après, il y a ce qui me revient en temps que patron. On verra demain. »

« On l’inscrira sur les prochains quatre mois avec les marchandises que tu as achetées avec l’argent de la ‘fraterna’ » Giacobina jeta un coup d’œil au livre de comptes en parcourant les lignes.

« Voilà, il me semble que c’est tout... Si, il y a encore le terrage de ces quatre champs que j’ai apportés en dot. Mais je ne les porte même pas en compte... En définitive la ‘summa summarum’, la somme finale est de neuf cents dix lires de ‘gros’. Même si, certainement, j’ai oublié quelque chose. A mon âge vous devez me pardonner ces trous de mémoire... » elle avait pris une voix de mignarde, « Voilà, mes enfants... Nous sommes petits, petits. Mais contentons-nous et n’allons pas à la recherche de grandes aventures.

Et elle regarda à nouveau, avec appréhension du côté d’Angiolino.

Bartolomeo assumait le devoir de lui répondre.

« Bon, ce n’est pas si petit, tout compte fait, mère. Au contraire, nous avons été forts. Nous avons su ajouter un petit quelque chose à ce que nous a laissé notre père... Même si on ne compte plus pour rien à Venise... Mais n’en parlons plus... Toi, Iacopo, qu’est-ce que tu en dis de nos comptes ? »

« Moi aussi, il me semble que nous allons assez bien. Il suffit maintenant de continuer avec prudence. »

Angiolino n'eut pas besoin d'être interpellé. Dès que son frère se tut, il ouvrit tout de suite la bouche pour dire : « Je suis content moi aussi du cours des choses. C'est vrai que nous travaillons... oui nous travaillons ! Et ces quatre sous, nous les avons vraiment bien mérités. »

Giacobina plissa les lèvres en un léger sourire de satisfaction et hasarda : « Alors nous pouvons appeler le maître maçon pour qu'on sache ce qu'il conviendrait de faire pour mettre la maison en état ? Peut-être seulement le toit pour le moment. »

Bartolomeo tout inquiet du ton plein d'appréhension de sa mère, se hâta de la tranquilliser.

« Mais mère ! Il ne faut pas que vous soyez si prudente. En ce qui me concerne, vous pouvez les faire faire tout de suite ces travaux. N'est-ce pas frères ? Quel meilleur emploi, par les temps qui courent pour l'argent que me rapportera mon dernier voyage ? Demain arrive la barque avec la soie, les épices et l'alun que vous m'avez dit d'acheter. On les met au magasin et puis on cherche à les vendre tout de suite. Comme ça, nous n'aurons même pas besoin de toucher à l'argent des 'colleganze' ni d'essayer de forcer la main aux clients pour nous rendre les crédits. D'accord ? »

Pendant que Giacobina poussait un soupir de soulagement, Iacopo montra un enthousiasme rare chez lui.

« Bien sûr. Parce que cela pourrait faire courir certains bruits aussi sur nous sur la place du Rialto. Nous deux, nous nous engageons à vendre ces marchandises en un éclair. N'est-ce pas Angiolino ? »

C'était la crainte que son bon renom de petit marchand mais un marchand en vue – pensa Bartolomeo – ne soit terni un tant soit peu, qui le faisait parler ainsi.

Angiolino approuva avec vigueur. « Certainement. Demain même, je vais au Fontego. Je dois voir deux marchands allemands et je vais combiner tout de suite quelque chose... »

Bartolomeo l'interrompit : « Essaie d'obtenir en plus du comptant, deux bonnes peaux de petit gris et des peaux de daim, sinon en paiement, au moins en compte vente. Je les emporterai. J'ai quelqu'un qui m'en a demandé. »

Iacopo fut rapide à lui demander, tout content de le mettre dans l'embarras : « Mais alors ! Ce n'était pas ton dernier voyage ? »

Bartolomeo sembla surpris lui-même par les paroles qu'il venait de prononcer. Il essaya de se justifier : « Vous savez comme c'est ! Marchand une fois, marchand pour toujours. C'est difficile de s'habituer à l'idée de rester à terre... »

Maddalena qui pendant un petit moment avait réussi à se taire, dit « Et renoncer à toutes tes aventures ? Impossible ! Comme je te comprends Bartolomeo... »

Maria ne perdit pas l'occasion de s'aligner sur son mari.

Elle s'adressa d'abord à Maddalena : « Tu devrais plutôt lui demander ce qu'il fait de toutes les promesses qu'il a fait à Nicoletta, s'il recommence à partir. »

Puis à la femme de Bartolomeo : « Et toi, tu ne lui dis rien ? »

« Mais ce n'est pas cela... » put dire Nicoletta, avec quelques larmes dans la voix. Et elle s'arrêta, parce que, comme d'habitude elle n'arrivait pas à trouver la réponse.

« Et alors, qu'est-ce que c'est » lui demanda en riant Maddalena. Giacobina ferma le livre de comptes de la 'fraterna' d'un coup et le bruit fit sursauter tout le monde ; ils la fixèrent : elle avait un visage renfrogné, du moins elle feignait de l'avoir.

« Maddalena et Maria, laissez Nicoletta en paix ! Toutes les femmes n'ont pas la langue bien pendue comme la vôtre ! Aujourd'hui, les choses se sont bien passées. Ne gâchez pas tout enfin. D'ailleurs, je vois que le soleil arrive au milieu de l'escalier et donc les enfants seront bientôt là, mourant de faim. Allez donc préparer quelque chose. »

Les trois brus se levèrent sans dire un mot et la belle mère les vit défiler devant elle, l'une avec de l'amertume sur le visage, l'autre la bouche pincée de suffisance, la dernière qui souriait déjà à quelque nouvelle fantaisie.

Quand la porte de la cuisine fut refermée derrière elles, le visage de Giacobina changea, elle embrassa d'un regard affectueux ses trois fils et murmura : « Mes enfants ! Comme je suis contente de vous avoir encore tous les trois ici près de moi ! »

« Mais tu ne nous perdras jamais, mère ! »

« Et toi Bertolomeo, tu veux rembarquer, et toi, Angiolino tu as maintenant décidé de t'en aller de l'autre côté de la mer. Je le sens ! »

« Mais moi, je reste toujours là ! » voulut la consoler Iacopo. « Oui, mais un n'est pas trois. »

On voyait bien à l'air de Iacopo qu'il n'était vraiment pas son préféré. Bartolomeo voulut régler l'affaire d'une manière ou d'une autre.

« Ce n'est pas dit que je rembarque. D'ailleurs, je vais rester sans aucun doute quelques temps à Venise. Avant de repartir, il y a une affaire que je veux suivre et que j'espère ardemment voir bien se terminer.

Sa mère hocha la tête.

« Et tu crois que cela peut me consoler ? Savoir que tu restes pour te mettre en danger ? »

« Mais quel danger imaginez-vous, mère ? »

« Eh, mon fils, tu dis et tu ne dis pas. Et quand on ne veut pas parler, cela veut dire que la chose n'est pas claire. Elle est donc pleine de risques. Et puis le curé a dit à l'église que la punition divine est suspendue sur nos têtes. »

« Ne vous inquiétez pas, mère ! S'il faut prendre des décisions, j'agirai toujours avec prudence et en pensant à vous tous » et il se pencha pour lui caresser la main.

« Veuille le ciel que ce soit comme tu dis, mon fils ! Pense que tu as une famille et que tu peux tous nous amener à la ruine avec toi. C'est vrai que tout supporter, on ne peut pas. Ton père le disait aussi. Et il ne faut jamais donner raison aux arrogants. Si j'étais un homme et si j'étais encore jeune, je serais moi aussi près de toi. Il suffit que tu ne courres pas de risques trop grands... »

Giacobina avait regardé son fils avec une certaine fierté mais tout de suite après elle se tourna vers Angiolino et changea de visage.

« Il y a encore celui-là qui me donne du souci... Il veut aller au milieu des musulmans, avec tous les chrétiens qu'ils ont tués. »

« Mère, même si je vais en Syrie ou à Chypre pendant deux ans, le monde ne va pas s'effondrer ! Vous aurez toujours de mes nouvelles et quand je reviendrai, ce sera comme avant. Sauf que j'aurai plus d'expérience et que j'aurai mis un pied sur les marchés d'Orient. »

« Si tu me retrouves encore. Je suis vieille maintenant... Et la 'fraterna' ? »

« Mais qu'est-ce que vous dites ? Je vous retrouverai telle que vous êtes maintenant. Et la 'fraterna' pour moi continue. Quand je serai la-bas, si jamais j'y vais, vous » et ils s'adressa à ses frères « envoyez-moi toutes les marchandises que vous voulez. Même si je suis l'agent de quelqu'un, je m'arrangerai pour les vendre. Et les gains seront mis comme toujours en commun. »

Iacopo, prudent, demanda : « Alors je dois comprendre que pour vous deux la 'fraterna' se maintient ? »

A personne n'échappa ce fond d'anxiété dans la voix.

« Mais bien sûr ! » s'exclama Bartolomeo, « une personne ne vaut rien en elle-même mais par rapport à la famille à laquelle il appartient. Seule, elle ne vaut rien... Tu le sais mieux que moi. »

« Une famille ? Nous serions une famille ? Quel beau mot ! »

Maintenant qu'il se sentait tranquille sur le sort de la société familiale, dont la solidité lui avait toujours permis de jouir d'un bon crédit sur la place du Rialto, Iacopo se permit même de plaisanter.

« C'est sûr. Pas moins que tant d'autres. Et moi, je ressens toute la responsabilité de la bonne marche et de la bonne renommée de notre maison. Comment penser que je puisse avoir envie de liquider la 'fraterna'. »

Angiolino parut tout à coup frappé par une idée : il montra d'une main le gros registre fermé sur la table et en regardant droit dans les yeux sa mère, il demanda avec emphase : « Qu'y a-t-il d'écrit sur la première page de ce gros livre ? »

« Mais... il y a le premier contrat de 'fratellanza' de notre maison. Celui que ton grand père a signé avec ses frères. »

« Mais quel en est le premier mot ? »

« C'est 'toujours' »

« Voilà, moi la 'fraterna', je la comprends comme ça. Pour toujours. Et tant que vous serez vivante, mère, c'est vous qui tiendrez les comptes. Du reste nous nous en occupons. »

Et il regarda autour de lui tout content bien qu'un peu gêné à cause de la rhétorique qu'il avait utilisé.

« Bon, bon. Si vous êtes tous les trois d'accord... pour moi, cela me convient de continuer ainsi en paix et en bonne harmonie. Une famille, plus est grande, plus elle compte et plus elle a de sécurité. Je ferai ce que je pourrai. Mais maintenant que Bartolomeo reste à la maison je me sentirai mieux secondée... Bon, il est temps que nous nous levions de cette table. J'entends les garçons qui arrivent d'en bas. »

Giacobina se leva avec lenteur en s'appuyant avec ses coudes sur la table. Elle ramassa ses livres et se dirigea vers sa chambre.